

NOTE

« In planissimo campo ueritatis » (Augustin, *Epistula* 37,2)

Pierre Courcelle a récemment ouvert un nouveau dossier de postérité platonicienne : *La plaine de vérité. Platon, Phèdre 248 b (Platonica et aristotelica Willy Theiler septuagenario A.D. IX, Kal. Nov. MCMLXIX oblata = Museum helveticum, 26, 1969, pp. 199-203)*. Il y présente entre autres deux témoins chrétiens, Lactance et Ambroise. En annonçant cette étude, j'écrivais qu'il serait certainement téméraire d'assurer qu'Augustin n'a jamais fait usage de la formule *campus ueritatis* (*Revue des études augustiniennes*, 16, 1970, p. 189). Bien m'en a pris ; car on peut lire dans la lettre 37 adressée à Simplicianus (Ed. Goldbacher, *CSEL* 34, 2, pp. 63-64) :

« Vnde autem tanta exorta est felicitas litterario labori nostro, quo in librorum quorundam conscriptione sudauimus, ut a tua dignatione legerentur, nisi quia Dominus, cui subdita est anima mea, consolari noluit curas meas et a timore recreare, quo me in talibus operibus necesse est esse sollicitum, necubi forte indoctior uel incautior quamuis *in planissimo campo ueritatis* offendam ? Cum enim tibi placet quod scribo, noui, cui placeat, quoniam, quis te inhabitet, noui. Idem quippe omnium munerum spiritualium distributor atque largitor per tuam sententiam confirmabit oboedientiam meam. Quicquid enim habent illa scripta delectatione tua dignum, in meo ministerio dixit Deus : ' fiat ', et factum est ; in tua uero approbatione uidit Deus quia bonum est (*Gen.* I, 3-4). »

Dans son introduction au *De diuersis quaestionibus ad Simplicianum* (*Bibliothèque augustiniennes*, vol. 10, pp. 388-389), Gustave Bardy a donné de cette lettre une traduction large, dans laquelle on lit notamment :

« Il a fallu que le Seigneur, à qui mon âme est soumise, ait voulu me consoler dans mes soucis et me remettre de la crainte, inhérente à ce genre de travaux, de heurter la vérité par ignorance ou par inadvertance, même lorsqu'on marche dans une plaine très unie. »

G. Bardy semble avoir lu un accusatif *ueritatem*, complément direct de *offendam* ; mais le texte critique de Goldbacher (dont G. Bardy ne s'est d'ailleurs pas servi, à en juger par le renvoi qu'il fait à *PL* 33, 152) n'offre aucune variante. Il faut bien lire : *in planissimo campo ueritatis*, et comprendre qu'Augustin déclare qu'en écrivant ses ouvrages, il est inévitablement saisi de la crainte de trébucher, par ignorance ou par inadvertance, dans la plaine pourtant tout unie de la vérité.

On peut en revanche se demander si l'emploi de cette formule implique un souvenir réel du mythe du *Phèdre*. En effet la lettre d'Augustin ne présente aucun autre élément de comparaison avec les textes de Platon, de Plotin ou d'Ambroise cités par P. Courcelle. Il n'est sans doute pas exclu qu'Augustin ait réinventé la métaphore. Ou peut-être ne la connaissait-il qu'à l'état isolé, telle que Plotin l'avait utilisée (*Enn.* I, 3, 4, 11 ; VI, 7, 13, 31). Mais j'imagine plutôt que, dans sa lettre malheureusement perdue, le néoplatonicien éclairé qu'était Simplicianus brodait lui-même sur le mythe du *Phèdre* pour complimenter son correspondant de l'inspiration platonicienne des livres qu'il lui avait été donné de lire. C'est de là qu'Augustin aura repris la métaphore de la plaine de vérité, pour y adjoindre sa propre doctrine de l'intériorité (*quis te inhabitet, novi*).

Je profite de l'occasion pour noter que ce n'est la première fois qu'Augustin recourt au thème de la présence de Dieu-Vérité aux esprits de l'auteur et du lecteur, pour évoquer avec modestie les résultats de son activité littéraire :

Epistula 19 à Gaius (CSEL 34, 1, p. 46) :

« Dedi ergo negotium fratri, per quem litteras misi, ut omnia nostra legenda praebeat prudentissimae caritati tuae. Non enim aliquid meum inculcabit inuito ; novi enim quid benignitatis in nos animo geras. Quae tamen lecta si probaueris et uera peruideris, nostra esse non putes, nisi quod data sunt, eoque te conuertas licet, unde tibi quoque est, ut ea probares, datum. Nemo enim, quod legit, in codice ipso cernit uerum esse aut in eo, qui scripserit, sed in se potius, si eius menti quoddam non uulgariter candidum et a faece corporis remotissimum lumen ueritatis impressum est. Quod si aliqua falsa atque improbanda compereris, de humano nubilo inrorata scias et ea uere nostra esse deputes. »

Epistula 27, 4 à Paulin de Nole (CSEL 34, 1, pp. 99-100).

« Sed cum legis, mi sancte Pauline, non ita te rapiant, quae per nostram infirmitatem ueritas loquitur, ut ea, quae ipse loquor, minus diligenter aduertas, ne, dum audius hauris bona et recta, quae data ministro, non ores pro peccatis et erratis, quae ipse committo. In his enim, quae tibi recte, si aduerteris, displicebunt, ego ipse conspicio, in his autem, quae per donum spiritus, quod accepisti, recte tibi placent in libris meis, ille amandus, ille praedicandus est, apud quem est fons uitae et in cuius lumine uidebimus lumen (*Ps.* 35, 10) sine aenigmate et facie ad faciem, nunc autem in aenigmate uidemus (*1 Cor.* 13, 12). »

Ces textes présentent une application intéressante et, si je ne me trompe, peu connue de la doctrine augustinienne de la connaissance.

On peut enfin s'interroger sur l'identité des livres d'Augustin que Simplicianus a lus. On pense naturellement aux *Dialogues* de Cassiciacum, qui ont pu être diffusés à Milan dès 386-387. Mais Augustin exprime quelque étonnement de ce que Simplicianus ait eu connaissance de ses travaux. Il s'agirait donc plutôt d'œuvres écrites ou achevées en Afrique.